

Sur Jean Joubert

Des livres de Jean Joubert, je ne veux pas ici ajouter à ce qui a été dit par des éditeurs, des critiques, des confrères, des amis, des lecteurs. Ce n'est pas l'œuvre qui disparaît, c'est l'homme, qui ne disparaît que de la surface de la terre. Qu'est-ce que la surface de la terre ? Une surface. La mémoire, l'image, l'idée, le sentiment, l'impression, la voix, le regard ne sont pas des surfaces, ce sont des profondeurs. De plus, ce sont des profondeurs intérieures, à la fois les plus insondables et les plus accessibles.

La dernière fois que j'ai vu l'homme Jean Joubert, homme secret, homme pudique, homme lucide, homme noble, homme effrayé et courageux, il me dit son appréhension, parce qu'il est âgé, athée et se trouve face au néant. Ce sont ses propres mots. Il me donne deux objets. Un galet, sur lequel il a écrit au stylo-feutre : « *Va-t-il enfin se poser sur ma main ce rouge-gorge ?* » Le rouge-gorge s'est enfin posé sur sa main : c'était la mort. Il me donne aussi son dernier recueil, *L'alphabet des ombres*, où il a maintenant sa place, et nous savons désormais, si nous ne le savions pas déjà, qu'il y a des ombres claires.

La première fois que j'ai vu l'auteur Jean Joubert, c'était quand j'avais écrit un article dans le n° 229 de la revue *Souffles*, qui lui était consacrée. Il m'avait remercié par une lettre, invité à la Maison de la Poésie, son fief en ville, peuplée de la plus hospitalière des sociétés secrètes : celle des musiciens du verbe, des mélomanes de la langue. Je le reconnais tout de suite, j'ai vu des photos, il se ressemble. Il se tient droit, ses gestes sont lents, sa voix est un peu

sourde, sa parole posée, précise, pas un mot qui n'ait sa place – il ne gaspille pas les mots, jamais, ni quand il parle ni quand il écrit. Il prend le temps qu'il faut pour vous donner un avis, vous demander le vôtre, vous écouter, vous regarder. On sent malgré tout une impatience maîtrisée, parce qu'il est en train, comme tout écrivain, de se parler en silence, de tendre l'oreille vers on ne sait quoi, de regarder ailleurs, de se préparer, de commencer à écrire. Le silence qui précède ce qu'un poète écrira est déjà de lui – ou ce qu'il n'écrira pas. Car c'est un état, tous les Jean Joubert sont attentifs, nuit et jour, à un remuement incessant qui se fait derrière leur front et commande leur existence entière.

Il a un beau visage terrien et altier, solide et mélancolique, franc, inquiet, ouvert, concentré, rendu plus dramatique par une moustache et une barbe d'officier, une face de vieux condottiere sensible sous un casque gris. Ce qu'il y a de mieux dans un beau visage, c'est un beau regard, qui a vu beaucoup de jours et que ce nombre n'a pas vidé. Et en effet il reste, avec cette masse de choses vues, derrière la pâleur qui ira grandissante de l'iris, à cause du vieillissement, à cause de l'anxiété peut-être, une simplicité, non de pensée, mais d'âme, une modestie originelle, presque une crainte d'être encore dans les tristes parages d'une contrée morne, d'une enfance pauvre, d'une classe peu considérée, une fierté aussi, il sait où est son camp, par delà le savoir, l'Université, Les Lettres, les honneurs, les hommages, les prix, les livres, ceux qu'il a lus, ceux qu'il a écrits.

Je le rencontre de temps en temps à la Maison de la Poésie, lors du Printemps des poètes, à la Comédie du Livre, à l'occasion d'une conférence... Il accueille chacun comme si chacun était vraiment chacun. Il est héritier, dans son

attitude avec les autres, d'une grande tradition qui ne tient pas à la naissance, qui s'appelle le savoir-vivre et qui est, dit Bernanos, « *moins un Code qu'un Art, l'art de rendre à chacun ce qui lui est dû, et même un peu plus, avec toute la bonne grâce possible* ». Dans toutes les circonstances où je le vois, peu nombreuses car je l'ai connu tard, et puis c'est un homme qu'il ne faut pas déranger – on ne doit pas déranger quelqu'un qui écrit –, je le vois rendre à chacun ce qui lui est dû, et même un peu plus, avec toute la bonne grâce dont est capable un ancien, presque un ancêtre déjà, pourtant pressé par le temps qu'il n'a plus, un poète qui n'a pas tout dit – mais dit-on jamais tout ? Charmant, jamais à court quand il s'agit de guider, de poursuivre, de reprendre, d'argumenter, d'augmenter, d'élever une conversation, ou de la clore, avec élégance. Pensant, en dépit de l'âge, de la fatigue, des épreuves personnelles, à demander des nouvelles, à transmettre ses amitiés.

Il a réussi l'alliance, que tous nous aimerions atteindre, de la culture, de l'allure, de la sollicitude, de la finesse, du sérieux, de l'esprit. Il a conservé une fraîcheur, une faculté d'étonnement que nous perdons en général avec la jeunesse, tôt, et vite. Il a réalisé cet accord du sens poétique, le sens qui perçoit l'imperceptible pour tout autre, le perceptible par lui seul, et sait le dire comme lui seul peut le dire – et du bon sens, le sens du vrai, du cohérent, du concret, du raisonnable, c'est-à-dire de ce que la raison peut manier, y compris le mystère et l'obscur. On n'est pas pour rien d'une lignée de paysans, d'artisans, d'ouvriers, qui savent ce que c'est que la matière, qu'elle se travaille et que, travaillée d'une certaine main, avec certains outils, une certaine intention, elle devient une matière poétique dont les artefacts s'ajoutent au monde et même l'améliorent. C'est ce qu'a fait Jean Joubert depuis toujours : améliorer la matière, le monde, avec ce sens

poétique, ce bon sens, ce bon sens poétique, sensuel, chtonien, mesuré, épiphanique à sa manière. Ce n'était pas un lunatique, un rêveur qui se cogne dans les réverbères. Il s'est seulement cogné dans la mort, qui est peut-être, dans l'abondance de ses formes, un réverbère. Si c'est le cas, on ne sait pas encore ce qu'elle éclaire.

Il y a des gens qu'il faut remercier d'avoir fait des livres, parce qu'on ne sait pas ce qui serait arrivé si on ne les avait pas lus. On aurait – qui sait ? – perdu la vie, l'esprit, la santé, l'espoir, le sourire. Ces livres, il faut les lire, les garder, les ranger, les contempler, y penser, savoir qu'ils sont là, qu'ils nous protègent. C'est ce que font les livres qu'on a lus quand on était jeune, qu'on a relus plus tard, et de loin en loin : ils nous protègent. L'homme qui les a écrits passe, c'est du sable, un homme de sable. Après que le mistral de la mort l'a dispersé, il nous reste ses romans, ses récits, ses poèmes – *L'Homme de sable* justement, *Les Sabots rouges*, *Anthologie personnelle*, tant d'autres pages – pour nous aider à traverser l'existence avec moins de peines, de difficultés, de chagrins.

Pas toujours. Ce qui nous attache à quelqu'un plutôt qu'à quelqu'un d'autre, et nous le rendra inoubliable, intimement cher, si peu qu'on l'ait fréquenté, c'est sa façon d'être conscient, une qualité de présence, une tonalité dans l'être, une teinte dans l'espace autour de lui, qui suffisaient. Après que les poètes qu'on n'a pas connus ont disparu, on a leurs livres, qui suffisent.

Mais quand on les a connus ?

Michel Wichegrod